

américain de la langue française, son guide de prononciation étant très difficile à suivre. La seule objection que nous soulevons demeure ce refus de fermer la porte aux anglicismes «inutiles» tout en ne critiquant pas des locutions comme «spécial du jour». Il faut convenir qu'Antoine Gaborieau donne toujours le terme équivalent en français standard (une table d'hôte ou un plan du jour, en l'occurrence), mais comme il le dit dans l'avant-propos, la communication «se globalise». Il affirme par conséquent que «le Franco-Manitobain verra la nécessité d'appriivoiser les expressions du français standard tout en conservant son parler» (p. 14). À ce propos, il cite Antonine Maillet pour nous rappeler que conserver sa langue veut dire «écouter dans sa langue battre son cœur au rythme de chez nous» (p. 14). Nous apprécions la présence d'expressions canadiennes comme «débobiné» (découragé) (p. 84), «liard» (peuplier noir) (p. 142) et «placotage» (commérage) (p. 173). Les mots de chez nous, comme Antonine Maillet l'a bien dit, sont des outils précieux quand il s'agit de décrire notre vécu, mais pour le faire faut-il faire attention aux «speed bumps» (p. 209), chercher ses aspirines dans le «medecine cabinet» (p. 150) et enregistrer Céline Dion avec son «tape recorder» (p. 219)?

Andrew Osborne
University of Manitoba

**LEBLANC, Charles (1997) *Corps météo*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 76 p.
[ISBN: 2-921347-44-X]**

Corps météo de Charles Leblanc est composé de poèmes «de circonstance» qui reflètent une variété d'états d'âme et de cœur. Certains poèmes se rattachent à la vie intérieure du poète, d'autres à la vie de ses proches, d'autres encore à des questions d'ordre politique ou social. Finalement, il y a des poèmes inspirés par le climat manitobain, et surtout cette saison en apparence si peu propice à la poésie, l'hiver sur les plaines. C'est un recueil très accessible, mais qui manque un peu d'unité d'ensemble. Si ceci est attribuable au principe de sa composition, on pourrait dire aussi qu'il y a souvent, pour

le lecteur, parfois à l'intérieur d'un même poème, une impression de désorientation.

Citons, par exemple, le premier poème du recueil, qui commence par des vers d'un comique piquant:

j'adore séjourner dans un hôtel
où les rouleaux de papier hygiénique
ont leur première feuille
pliée en pointe

un bon signe
qu'il n'y a pas de coquerelles (p. 13).

Une première impression de coq-à-l'âne est vite effacée par la réflexion qu'effectivement, il ne se trouve pas de coquerelle dans de tels hôtels, et l'inverse. Mais ce début du poème est suivi de ces vers:

c'est pourquoi
certains sont en peine de soi
et d'autres en peine d'amour (p. 13).

On ne voit pas le lien logique annoncé par le «c'est pourquoi»; en réalité, on se croirait au début d'un autre poème, qui, d'ailleurs, finit de façon très frappante par établir un parallèle intéressant entre l'amour et le pouvoir:

on est toujours en peine d'amour
quand on en a
on en veut plus
quand on n'en a pas
quand on n'en a plus
on meurt
en manque

le pouvoir c'est pareil (p. 13).

C'est l'amour qui inspire quelques-uns des meilleurs vers du recueil et révèle sans doute une des meilleures qualités du poète, c'est-à-dire un idéalisme qui ne refuse ni le réel ni le quotidien:

ils veulent s'aimer toujours
et ils le disent
mais il est beaucoup plus difficile
de s'aimer tous les jours
les enfants et les casseroles
ont le don d'atténuer les passions (p. 18).

En effet, on pourrait se demander si on a bien affaire à des poèmes de circonstance ou bien à une poésie du quotidien. Car là semble se trouver le véritable don du poète, dont le sens de l'humour parfois mélancolique, parfois enjoué, semble mieux fait pour nous faire voir sous un jour désabusé mais sympathique la réalité de tous les jours plutôt que pour nous donner une vraie poésie de circonstance. Ainsi, dans le poème «Chacun son tour», en parlant des proches qui sont morts mais qui nous reviennent en mémoire, le poète nous livre cette impression un peu proustienne:

chaque fois ils reviennent
plus transparents qu'avant
plus pâles et plus abstraits
comme un écho dans un puits sec
qui s'évapore avec le temps (p. 24).

Le rapport avec les impressions notées par le narrateur de *La recherche* lors de la mort d'Albertine ou de sa grand-mère serait intéressant à établir; plus intéressant encore serait de commenter les différences, et notamment l'affinité des images trouvées dans ces vers avec la conscience populaire (les fantômes, l'écho dans le puits, le temps qui s'évapore). D'autres exemples abondent: un poème sur les sports olympiques dont certains (le curling ou la natation, par exemple) peuvent se pratiquer nu, tandis que d'autres (la gymnastique, le hockey) exigent le vêtement; ou le poème «galapagos» où se trouve cette observation:

dans certains pays
les charniers ne s'accompagnent pas de monuments
sur l'île de pâques
les monuments n'accompagnent aucun charnier (p. 65).

Clochant avec cette poésie souvent enjouée qui transforme le quotidien en images ou qui nous rend familier l'exotique se trouvent des poèmes sur la politique («il neige aussi à sarajevo»), ou un poème où, de façon un peu pédante, le poème nous livre ses impressions de lecture («bestiaire»), ou bien encore le dernier poème du recueil où le poète, en route vers une conférence de littéraires à Edmonton, annonce que

pour moi tout seul
je me suis transformé en écrivain
en poète maudit et en maudit poète (p. 74).

Mais si on doit sympathiser avec tout auteur francophone qui essaie de faire vivre la poésie française dans l'Ouest canadien, même si cela doit bien donner le sentiment d'être, par définition, poète maudit, ce poème de la fin du recueil ne semble pas très bien définir la poésie de Charles Leblanc, ni dans ses origines, ni dans l'indéniable séduction qu'elle exerce sur le lecteur. Pour résumer, *Corps météo* est l'œuvre d'un poète dont le talent est indéniable, mais dont la vocation semble mal définie, car il nous semble le poète du peuple plutôt que le poète romantique, le poète du parti pris des choses plutôt que celui des fleurs du mal.

Alan MacDonell
University of Manitoba

NAYET, Bertrand (1998) *La vie quotidienne et autres champs de mines*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 124 p. [ISBN: 2-921347-48-2]

Divers cadres, une gamme de personnages et des tonalités changeantes contribuent au caractère varié de ce recueil de quatorze nouvelles. «Conquistadors» est situé au Nicaragua et «Le pas des éléphants» en France, mais la plupart des récits se déroulent au Manitoba et plus particulièrement à Winnipeg. Pourtant, si le cadre est réaliste, certains personnages aux noms extravagants et leurs aventures fantastiques le sont rarement.

Mango-Caramelle, la «blonde» du narrateur, doit son nom au goût de mangue et de caramel de sa chair. Elle figure dans trois nouvelles centrées sur Noël: «Noël, c'est un blues», «Des dindes, un lutin et des enfants Jésus» et «Ouaiïte crisse masse» (transcription phonétique de *White Christmas*), nouvelle dans laquelle elle donne naissance à des jumeaux entre deux plats pendant le réveillon, alors que la tempête de neige sévit dehors. Loin d'être la Noël des mystères religieux, l'esprit des fêtes est bien séculaire et la campagne manitobaine, pleine d'aventures rocambolesques: rencontre avec le père Noël qu'il faut aider à rattraper les rennes évadés et accouchement dans la camionnette; rencontre avec un renne traînant un lutin au cours d'une promenade pour aller chercher l'arbre de Noël, et une visite à la mairesse de